

JÓN SVENSSON

NONNI
I
PREMIÈRES AVENTURES

ADAPTATION
DE
MADELEINE PINARD DE LA BOULLAYE

PRÉFACE DE PAUL BOURGET
de l'académie française

Nouvelle édition
avec 5 illustrations

Éditions Saint-Remi
– 2009 –

LA COLLECTION

Nonni

- I. **Nonni – Premières Aventures**
- II. **Nonni – En Mer**
- III. **Nonni – A Copenhague**
- IV. **Nonni – Part en Suède**
- V. **Nonni – Jours ensoleillés**
- VI. **Nonni – Aventures à Skipalon**
- VII. **Nonni – Prisonnier**
- VIII. **Nonni – S'évade**
- IX. **Nonni – Comment Nonni trouva le bonheur**

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

LETTRE DE M. PAUL BOURGET

de l'Académie Française

à, l'auteur

Cher Monsieur,

Vos récits islandais m'ont beaucoup intéressé... Vous avez reçu en naissant ce don de conter, si rare et que de très grands romanciers n'ont pas possédé, le pouvoir du récit, qui suit le mouvement de la vie et produit invinciblement la crédibilité... Cette vertu de présence, c'est la qualité maîtresse du nouvelliste. Elle est chez vous de tout premier ordre.

Vous m'excuserez du caractère technique et professionnel d'un compliment qui serait incomplet si je n'ajoutais pas que ce don de conter se double dans vos récits d'un autre, que j'appellerai, faute d'un meilleur mot, le don de l'atmosphère. Votre île lointaine, si mal connue en France, s'évoque, en vous lisant, avec ses paysages farouches, son Océan qu'éclaire le soleil de minuit, ses fjords, ses montagnes et la rude mais si généreuse simplicité de ses mœurs...

Enfin, Monsieur, la lecture de ces récits a été pour moi un enchantement, et je vous le dis en toute simplicité puisque vous voulez bien tenir à l'opinion d'un vieil ouvrier littéraire qui a trop aimé l'art de la fiction pour ne pas éprouver une vraie joie quand il découvre des œuvres de la valeur de celle que vous venez de lui faire connaître.

Vous trouverez ici, cher Monsieur, l'expression de ma respectueuse sympathie.

PAUL BOURGET.

AVANT-PROPOS

A 700 kilomètres de l'Écosse, juste à la hauteur du cercle polaire, tantôt cachée dans son voile de brume, tantôt radiieuse de tout l'éclat des aurores boréales, se dresse l'île de glace et de feu, la mystérieuse Islande.

De loin, avec ses rivages hérissés de roches abruptes, ses massifs montagneux couverts d'immenses glaciers, sa couronne de volcans éteints, de cratères en activité, elle apparaît comme le fantastique royaume des lutins et des gnomes : on conçoit la secrète terreur des navigateurs antiques en face de cette « Ultime Thulé » dont ils n'osaient violer les abords.

De près, les fjords accueillants, aux flots irisés, si calmes, apaisent toute crainte. Un charme inconnu se dégage. Bientôt vallées, plateaux, collines, révéleront des paysages enchanteurs.

Malgré son nom — terre de glace — l'Islande, baignée dans les eaux tièdes du Gulf-Stream, ne connaît guère de froids très rigoureux. L'hiver est surtout sombre et long.

Les habitants, race douce et forte, intelligente, active, confinés en leurs demeures, se donnent alors tout à l'étude, non-seulement d'une magnifique littérature locale, mais encore des sciences les plus variées et les plus modernes.

Vienne le clair et chaud soleil de mai, tandis que s'aventure, bercée dans les lointains, la blanche flottille des icebergs, l'air transparent s'imprègne du parfum des fleurs sauvages aux tons, éclatants ; les vallons s'animent au chuchotement des sources. Là, sont disséminées bon nombre de fermes, où des hommes vigoureux, une robuste jeunesse, jouissent d'une vie saine et libre dans la calme beauté de la nature primitive.

Des moutons, en grandes troupes, errent de plateau en plateau, sans épuiser jamais les pâturages. De tous côtés bruissent les cascades, grondent les torrents, bondissant à travers les rochers jusqu'à la nappe azurée des lacs et jusqu'aux flots tumultueux de quelque fleuve.

La lumière dorée, vibrante, très pure, donne un éclat, un relief surprenant au paysage. A près de minuit, au cœur de l'été, le soleil luit encore. Ses rayons de pourpre et d'or enveloppent les montagnes, les vallées, la mer infinie, d'un poudroiement d'or. Rubis, diamants, perles, topazes semblent jetés par myriades sur l'eau qui flamboie.

Spectacle inoubliable pour ceux qui l'ont une fois contemplé.

Cette île, riche de tant de merveilles, a vu se développer au moyen âge une vie intellectuelle très intense.

Les Normands, qui désolaient alors nos rivages, s'étaient montrés en Islande, leur récente conquête, épris d'art et de poésie. Les vieux recueils d'histoire ou Sagas attestent que les beautés naturelles de l'île ont exercé sur eux un attrait puissant.

Du IX^e au XV^e siècle, la littérature islandaise s'enrichit de poèmes d'un souffle à la fois si vigoureux et si pur qu'ils peuvent soutenir la comparaison, assurent les critiques, avec les plus riches productions anciennes et modernes.

C'est dans ce curieux pays, dans son isolement superbe, aux confins du monde, que naquit en 1857 Jón Svensson, appelé Nonni dans sa jeunesse¹.

Le livre « NONNI », paru en 1913, plaça d'emblée Svensson au premier rang des conteurs. De nombreux volumes, faisant suite, devaient s'échelonner au long des années.

Le célèbre Islandais n'écrit pas « comme l'on écrit », il a sa manière à lui et n'est tributaire d'aucun modèle. Son art est tout à la fois d'une simplicité, d'une fraîcheur délicieuse, jointes au sens littéraire le plus délicat. Qu'il décrive les coutumes ou les mœurs originales de ses concitoyens, l'aspect de son île avec ses volcans et ses geysers ; qu'il raconte ses aventures d'adolescent, toujours il sera guidé par le plus pur instinct poétique.

Rien dans ses livres que des aventures vécues, mais parées de si jolis détails, d'une grâce si naïve et si pure, qu'elles sont palpitantes et d'un indicible intérêt. Comme elles reposent de ces romans tourmentés qui égarent l'imagination, surexcitent les nerfs, sans rien apporter qui élève l'esprit et dilate le cœur !

Les ouvrages de Jón Svensson ont été traduits en vingt-quatre langues, voire en chinois !

C'est que partout, comme à tout âge, on s'enthousiasme de tels récits.

Tenue sans cesse en haleine, séduite par les exemples qu'elle découvre, la jeunesse rêve d'imiter le courage, la droiture, la bonté de Nonni.

Quant à l'homme fait, admirateur du poète et du conteur, il est bientôt conquis par, cette âme toute loyale et généreuse.

M. P. B.

¹ La biographie de cet écrivain, descendant des premiers conquérants, est fort curieuse. Nous regrettons de ne, pouvoir la donner ici. Signalons seulement que Jón Svensson embrassa le catholicisme vers sa 13^e année.

La présente édition n'est qu'une adaptation du texte original. Nous nous sommes efforcés de donner au récit une allure plus conforme au génie de notre langue. Ce travail, demandé par l'auteur, a reçu son entière approbation¹.

¹ Une des traductions de l'ouvrage due à Mme Bridel nous a été d'un réel secours ; nous tenons à l'en remercier

NONNI

I. UNE GRANDE SURPRISE

Le 31 juillet 1870 reste une date mémorable pour moi : un grave événement devait tout à coup orienter ma vie.

J'habitais alors Akureyri, port tranquille à l'entrée de l'Eyjafjord, un des plus vastes golfes au nord de l'Islande.

Le temps, ce jour-là, était enchanteur. La coquette ville resplendissait dans la lumière, posée comme une fleur sur la coupe cristalline des eaux.

En rade, de nombreux vaisseaux arboraient pavillon étranger : Norvège, Danemark, France, Angleterre.

La mer, nonchalante, affleurait jusqu'au pied des habitations. Scintillante d'argent et d'or, on eût dit qu'elle s'efforçait de faire siennes les beautés d'alentour.

Toute la jeunesse était dehors, attirée par le soleil, la chaleur, la lumière ruisselante qui nimbait le paysage et s'irradiait jusqu'à nos cœurs.

Nous jouions sur la plage, mes camarades et moi, tout près du chalet Paul, notre maison noire et blanche.

Soudain, accourt ma sœur aînée, Bogga. Elle vient à moi, me tire par le bras et, mystérieuse, me souffle à l'oreille : « Nonni, maman désire te parler ; rentre tout de suite. »

Nonni était un diminutif familier. Je ne m'entendais appeler de mon vrai nom qu'en de rares circonstances ou par des étrangers.

De prime abord, je sursautai. J'eus l'impression qu'il se passait quelque chose d'anormal. Bogga ne me parlait pas d'habitude sur ce ton.

Qu'était-il arrivé ? Une inquiétude m'étreignit.

Je venais d'avoir douze ans, l'âge des mauvais tours. Quelque méfait, pensai-je ; doit m'attirer une réprimande !

Je scrutai ma conscience.

La gourmandise m'avait-elle conduit à l'office pour alléger la provision de sucre ou de gâteaux ? En vérifiant mes devoirs, maman se serait-elle aperçue que je sacrifiais légèrement le texte aux illustrations malicieuses ? Par hasard, aurais-je boxé Manni, mon jeune frère ?

Mais oui, c'est cela : le matin même, hélas ! je l'avais frappé. Manni s'était plaint ; j'allais être sermonné d'importance.

Justement, ma victime jouait non loin de là avec d'autres enfants.

Je me dirigeai de son côté.

« Dis donc, Manni, est-ce que tu as encore mal ? »

Manni leva sur moi un regard étonné.

« N'est-ce pas ? Tu sais bien que je t'ai fait comme ça sans y penser. J'ai tapé un peu fort, ce matin, je l'avoue. Sens-tu encore quelque chose ? »

Manni se tâta le dos.

« Non, je ne sens plus rien.

— J'aimerais savoir ce que Maman t'a répondu, lorsque tu m'as accusé. Car tu lui as rapporté cette histoire, bien sûr ?

— Non, cher Nonni, je ne lui en ai pas parlé, du moins jusqu'à présent, ajouta-t-il d'une voix ingénuë.

— Ah ! que c'est bien de ta part ! Demain, j'irai te chercher des myrtilles. Mais, dis, tu n'as pas besoin de te plaindre maintenant ?

— Non, je ne crois pas non plus que ce soit nécessaire. »

Je commençai à respirer. Tout courant, je rejoignis alors Bogga.

« Sais-tu ce que maman va me dire ? » questionnai-je.

La physionomie de ma sœur prit une expression sérieuse, assez peu rassurante.

« S'agirait-il de quelque chose de fâcheux ? Renseigne-moi !... »

— Je ne puis rien t'expliquer, mais il s'agit de quelque chose de très important, oui. Voilà ! Va vite trouver maman. »

Oh ! méchante Bogga !

Mon Dieu ! Qu'était-ce donc ?

Cette question m'obsédait, tandis que je prenais lentement le chemin de la maison. Je me sentais de moins en moins rassuré et restai un instant sur le seuil avant d'oser ouvrir la porte.

La touchante bonté de notre mère, manifestée en toute occasion, ne signifiait point faiblesse, surtout depuis la mort de papa survenue l'année précédente. Notre conduite, examinée de près, nous valait réprimandes ou punitions, suivant la gravité des fautes.

Enfin, je pénétrai dans la salle.

Maman, seule, cousait.

Levant les yeux sur moi, elle me considéra longuement. Son attitude me parut solennelle.

Intimidé, je gagnai la fenêtre et j'attendis, le cœur battant.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis une voix très douce, voilée d'émotion, formula : « Prends une chaise ; viens t'asseoir près de moi. »

J'obéis sans souffler mot.

D'un ton qui voulait être indifférent, maman s'enquit : « Dis-moi, Nonni, aimes-tu aller à l'école ? »

— A l'école ? Oui, maman, d'habitude cela me plaît beaucoup ; mais parfois aussi je trouve que c'est très ennuyeux.

— Vraiment ? Alors tu n'y vas pas avec plaisir ?

— Mais si, surtout quand le maître est de bonne humeur et nous raconte des histoires captivantes. C'est ainsi, d'ailleurs, que j'apprends le plus de choses. »

Un silence suivit.

J'eus l'appréhension d'avoir émis une sottise. Aussi continuai-je vivement : « J'aime l'étude, maman ; mais, à vrai dire, je crains les retenues, les punitions pour une pauvre leçon mal sue. Et puis, travailler du matin au soir quand il ferait si bon jouer dehors !

Maman ne semblait pas tout à fait satisfaite de mes explications ; elle reprit : « Si je comprends bien, mon enfant, tu es heureux de cultiver ton intelligence, mais tu redoutes l'effort et la discipline. Cher Nonni, n'as-tu jamais eu le désir de te mettre

sérieusement au travail, de poursuivre un programme d'études supérieures qui nécessiteraient ton entrée dans un collège ? »

Mon cœur se mit à battre violemment. Entreprendre des études, suivre une école supérieure, entrer au collège, quels horizons nouveaux !

Bogga ne m'avait pas trompé ! Une grave question surgissait.

A Reykjavik existait le seul établissement secondaire de toute l'Islande¹. Or, cette ville, située sur la rive opposée de l'île, était distante de plusieurs centaines de kilomètres. Allait-on m'envoyer si loin ?

L'étonnement me rendait muet.

Maman sourit en me regardant et continua

« Te sens-tu le courage d'entreprendre de longues études, de t'ouvrir une carrière de savant ? »

— Cela me séduirait assez. Mais il faudrait demeurer à Reykjavik ?

— Et si l'on te proposait, articula lentement ma mère, si l'on te proposait de t'en aller plus loin encore ? »

J'écoutais avec une perplexité croissante. Plus loin que Reykjavik ! Mais alors ? Il s'agirait donc du vaste continent auprès duquel l'Islande n'est qu'un point ? D'un de ces pays d'outre-mer au-delà de l'océan sans fin, à des milliers et des milliers de lieues ? Lequel ? Suède, Norvège, Danemark, ou Angleterre ? Mes suppositions les plus hardies s'arrêtaient là.

C'est avec le Danemark que nous entretenions le plus de relations. Je risquai donc : « Devrai-je partir pour un collège danois ? »

— Non, il n'est pas question du Danemark, mais d'un des plus puissants États du Sud, apprécié dans tout l'univers à cause de son climat exceptionnel, sans doute, et de la beauté de ses paysages, mais surtout pour l'intelligence, l'activité, l'aimable accueil de ses habitants.

¹ L'Islande a plus de 100.000 km carrés.

Serais-tu disposé à t'en aller là-bas, non pour jouir d'une vie facile, mais dans le but de stimuler ton ardeur au travail, de trouver des maîtres réputés et de suivre les cours des plus célèbres écoles ? Alors tu reviendrais en Islande, écrivain, avocat ou médecin, exercer la profession de ton choix.

De tels projets te plaisent-ils ? Redouterais-tu, ce que je ne crois pas, de t'aventurer dans un très long voyage ? Réfléchis à loisir. »

J'avais le vertige.

La tête appuyée au dossier de ma chaise, je m'efforçai de recueillir mes idées.

Abandonner ma mère chérie, mon bon petit Manni et ma sœur Bogga, tant de joyeux camarades, quitter ma patrie, la chère maison, et cela pour toujours peut-être !

Il me fallait en quelque sorte mourir et recommencer une autre vie dans un monde inconnu, lointain.

La tristesse m'accabla.

D'autre part cependant, quelle attirante perspective !

J'entrevois l'enchantement des voyages, ma jeunesse épanouie, le séjour prolongé dans une admirable contrée, la joie de travailler pour revenir noblement servir mon pays.

Depuis ma petite enfance, un désir me tourmentait, irrésistible, de m'en aller au loin, bien loin.

Comme les Normands, mes ancêtres, je rêvais d'entreprendre le tour du monde pour me mêler à des peuples étrangers, connaître d'autres mœurs et d'autres coutumes.

Voici que le rêve pouvait devenir réalité. Hésiterais-je ? Jamais pareille occasion ne se représenterait. Sur le champ, ma résolution fut prise.

« Oui, je veux bien partir et me mettre de tout cœur à l'étude. Mais, ajoutai-je vivement, quel est donc le pays dont il s'agit et qui nous fait cette proposition ?

— Je pensais bien qu'elle te sourirait. Maintenant, essaie de deviner tout seul où tu dois résider. Parmi les grands États, n'as-tu pas de préférence ? »

J'hésitai quelque peu et balançais entre l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, la France.

En vérité, je ne savais que choisir, mais obstinément j'inclinai vers la France.

De, nombreux vaisseaux de ligne français croisaient chaque année jusqu'en Islande. Parfois, ils restaient des semaines dans le fjord, juste en face de notre chalet. De plus, l'été, quantité de bateaux de pêche, venus de Bretagne, longeaient nos côtes.

Quel plaisir d'aller jouer avec les petits Français qui, de temps à autre, débarquaient sur la plage ! N'étaient-ils pas charmants, toujours polis et d'une si franche gaieté ?

Sans doute, nous ne pouvions échanger un seul mot, mais nous nous comprenions par signes.

Il m'arrivait de les emmener à la maison, où nous les traitions comme d'anciens amis. Parfois même, je sellais nos chevaux et promenais les jeunes étrangers dans nos pittoresques vallées.

Au retour, j'étais souvent l'hôte des grands vaisseaux de guerre. On y avait pour moi les plus aimables prévenances. Ma prédilection pour les Français s'expliquait donc aisément.

« C'est en France qu'il me faut aller, dis-je enfin, n'est-ce pas ? »

A ces mots, maman se mit à rire ; elle s'attendait à la réponse.

« Tu as deviné juste, mon Nonni. C'est, en effet, la France qui t'accueillera : la patrie de tes petits amis.

— Mais d'où vient cette offre ? Qui te l'a rapportée ?

— J'y arrive. Tu connais de nom M. Baudoin, ce prêtre français qui séjourne en Islande depuis plusieurs années ?

— Oui, je sais. N'est-il pas d'une ville appelée Reims ? Ordinairement il réside à Reykjavik ; mais il a passé une année ici, dans l'Eyjafjord, chez notre ami, Einar Asmundson.

— C'est bien cela. Récemment, M. l'abbé Baudoin m'écrivit qu'un gentilhomme français, ayant des attaches avec l'Islande, avait résolu de faire élever à ses frais, dans la région de la Méditerranée qu'il habite, deux jeunes Islandais de famille honorable, ayant des facilités et du goût pour l'étude.

— Mais, repartis-je tout anxieux, crois-tu, maman, que je réponde à ces conditions ?

— Je l'espère, mon petit. M. Baudoïn m'écrit que M. Einar Asmundson lui a parlé de nous. Il me demande si j'ai envie de souscrire à cette offre. Dans le cas où nous tomberions tous deux d'accord, il te faudrait partir dans trois semaines environ. Pour ma part, j'estime qu'une pareille bonne fortune ne doit pas être rejetée ; si ton père vivait, sûrement il eût encouragé ton départ

— Ne disais-tu pas, maman, qu'il y aurait deux petits garçons ? Quel est l'autre ?

— Un des fils de M. Einar Asmundson, Gunnar Einarsson, très bien élevé et richement doué. Il doit partir avant toi. Tu le retrouveras à Copenhague. De là, vous gagnerez ensemble la France.

J'ajouterai encore ceci : un père de famille de notre connaissance a reçu avant nous cette proposition pour son fils Thorhall, un enfant qui promet. Son père était bien décidé à le laisser partir ; Thorhall lui-même le désirait, mais sa mère s'y est opposée. Elle craignait qu'au cours d'un si long voyage un malheur ne lui arrivât. Le père eut beau faire observer que Dieu protégerait l'enfant là-bas comme près d'eux ; sa femme ne voulut rien entendre et le projet dut être abandonné. La place de Thorhall est donc à toi, si tu la veux.

— Que tout cela est extraordinaire ! Les dispositions en vue du voyage sont-elles prises ?

— Oui, tu t'embarqueras ici sur le dernier bateau de commerce en partance. Ce sera probablement le *Valdemar*, petit navire danois de Bornholm, que commande le capitaine Foss. Il doit arriver prochainement et restera une quinzaine de jours à l'ancre. Il te mènera tout droit à Copenhague, où tu demeureras un certain temps chez M. Hermann Grüder, un homme excellent. C'est chez lui que tu retrouveras Gunnar. M. Grüder s'occupera de la seconde partie du parcours, du Danemark en France.

Maintenant, mon cher Nonni, continua ma mère avec gravité, pendant les quelques semaines qui te restent à passer au foyer, il importe de t'exercer à te gouverner seul. Désormais, sans appui ni

conseil, tu devras agir, non plus en jeune étourdi, mais en homme. »

Plus pressante encore, maman ajouta : « Avant tout, mon enfant bien-aimé, tu t'engageras solennellement à rester loyal et pieux. La fidélité à tes devoirs envers Dieu, le souci de vivre sous son regard, me sont les meilleures garanties de ton honneur et de la rectitude de ta vie.

Il faudra bientôt nous séparer. Qui sait si nous nous reverrons en ce monde. Que Dieu te tienne lieu dès à présent de père et de mère tout ensemble ! »

Ces paroles me firent une telle impression que je fondis en larmes.

Maman se leva et, me passant doucement la main sur les cheveux, réussit bientôt à m'apaiser.

« Va maintenant, dit-elle ; retourne parmi tes camarades qui t'attendent là-bas au soleil. »

II. DANS LE SILENCE DE LA MONTAGNE

D'un geste furtif, j'essuyai mes larmes et sortis.

Refoulant toute préoccupation, je me dirigeai vers la plage pour jouer, courir, sauter avec mes jeunes amis comme d'habitude. Mais, à ma grande surprise, tout mon entrain avait disparu.

Je regardai les enfants qui s'amusaient joyeusement. Leurs ébats ne me disaient plus rien ; ils me semblaient même si dénués de sens que je fis volte-face. A longues enjambées, je gravis la pente d'une colline derrière la maison : j'éprouvais le besoin d'être seul pour examiner les événements.

Quelques minutes d'escalade me permirent de porter mon regard à bien des milles sur l'immense fjord. Quelle sérénité ! Que la solitude était pleine de charme !

A l'ouest, les cimes neigeuses atteignaient aux nuages. Au nord-ouest, miroitait la nappe claire du fjord, bordée à l'horizon par la chaîne du Vadlaheidi.

Dans le lointain, je découvris sur l'eau un petit point blanc. Quelque voilier, sans doute, qui s'écartait de la côte pour gagner la haute mer.

Aussitôt mes pensées se concentrèrent toutes sur ce point. Je m'assis sur une pierre qui gisait dans l'herbe semée de parfums et m'abandonnai à mes réflexions.

Je songeais au prochain avenir. Je m'embarquerais sur un léger bâtiment, comme celui-là, pour affronter l'inconnu sans nom ni visage !

Qu'advierait-il de moi ?

Tandis que disparaissait le petit voilier blanc, toutes sortes d'appréhensions m'assaillirent, si violentes que j'en fus submergé.

J'eus l'impression d'avoir brusquement vieilli. Désormais, je devrais me conduire comme un homme, avait dit maman.

En serais-je capable ? Mon ignorance, ma légèreté, une volonté souvent défaillante, tout prédisait la ruine de mon audacieuse tentative. Ne valait-il pas mieux y renoncer sur l'heure ?

Dans l'angoisse et l'indécision de mon cœur, je me pris à gémir tout haut : « O mon Dieu ! Que décider ? Aide-moi ! Aide-moi ! »

Je m'agenouillai et, mains jointes, continuai ma prière, tandis que les larmes coulaient le long de mes joues : « Dieu tout-puissant, si je dois partir, viens en aide au pauvre enfant que je suis. Loin d'ici, je n'aurai personne à qui demander secours et protection. Reste avec moi ! Garde-moi sans cesse ! Bénis mon voyage et tout mon avenir ! Fais que je demeure honnête et bon ! Je te prie encore, ô mon Dieu, d'être avec maman, ma maman chérie ! Qu'elle soit heureuse, plus que moi-même encore, ô mon Dieu ! Je l'aime tant ! Bénis-là, je t'en supplie, et aussi mes frères et mes sœurs. »

Je me levai, puis me rassis sur la pierre.

Comme un clair et chaud rayon de soleil, il me sembla que ma courte prière avait tout doucement dissipé les nuages noirs qui pesaient sur mon âme.

Mes pensées prirent un autre cours.

A quoi bon ces sombres prévisions, me dis-je en moi-même ? Que de soucis vraiment pour un voyage à l'étranger !

N'était-ce pas en réalité un avenir attrayant qui m'attendait, un avenir plein de réjouissantes promesses ?

Je commencerai par contenter mon goût des aventures, en parcourant des centaines de milles à travers l'océan ! Puis, ce sera la découverte du Danemark, un merveilleux petit pays !

C'est par bateau que je gagnerai le nord de la France. Je continuerai ensuite par le train... Un train ! Grand Dieu ! Jamais je n'avais vu chose pareille ! Quel éblouissant voyage ! La France... Paris... et toujours vers le sud... jusqu'à la ville d'Avignon !

Cela, rien que cela, mais c'était un conte de fée !

Là-bas, dans la splendide région du Midi de la France, je me trouverai en relations au collège avec des Français polis, vifs, enjoués. Je travaillerai avec assiduité pour conquérir rapidement mes diplômes et, plus tard, devenir peut-être un savant. Alors je reprendrai le chemin de l'Islande...



J. ARNSTADT

Tandis que je me laissais griser doucement par mes rêveries, soudain deux enfants surgirent d'une petite combe, tout près de là ; et coururent à moi. Je reconnus Bogga et mon frère Manni.

Bogga m'aimait d'une affection profonde. Elle savait déjà que nous nous séparerions bientôt. Elle semblait émue de m'avoir vu prier à genoux et de me sentir attristé.

Un élan de tendresse la suspendit à mon cou. « Cher Nonni, ne te fâche pas, implora-t-elle ; nous ne voulions pas t'épier ; nous cherchions des myrtilles dans cette combe ; si nous ne sommes pas venus tout de suite près de toi, c'est que nous avons peur de te déranger. »

Manni à son tour s'approcha, une boîte pleine de myrtilles dans les mains.

« Ce matin, Nonni, tu avais promis de m'en cueillir ; maintenant vois, c'est moi qui te donne tout cela. Tiens, prends ! »

Il me tendit la boîte pleine.

Je restais là, les bras ballants, les yeux gonflés de larmes, sans plus savoir que faire.

« Ils sont ici, bien sûr, depuis longtemps, pensai-je ; et moi qui me croyait absolument seul ! » J'étais si penaud que je ne trouvais rien à dire.

L'idée qu'ils m'avaient vu prier, surtout, me froissait.

Pourtant leurs délicates attentions me rassurèrent bientôt.

Je remerciai Manni, tout heureux de sa propre générosité ; puis, m'adressant à Bogga :

« Comment donc êtes-vous arrivés ici ? Je ne vous ai pas aperçus ? »

— Te voyant monter, nous avons cherché à te rejoindre par un sentier détourné. Nous nous sommes rapprochés de toi par derrière, alors que tu reposais sur l'herbe. Tandis que nous cueillions des myrtilles, nous évitions de parler pour ne pas te troubler. »

Cette explication me satisfit.

Après un court silence, Bogga se tournant vers moi, me dit, la voix changée : « Écoute maintenant, cher Nonni ; j'avais une

question à te poser et c'est pourquoi je t'ai suivi jusqu'ici. Je sais ce dont tu as parlé avec maman ; j'aimerais connaître de toi ce que vous avez décidé. »

Je levai sur elle un regard douloureux.

« Eh bien ! il est convenu que dans quelques semaines je partirai pour la France. »

Bogga demeura silencieuse.

Elle baissa les yeux. Je vis qu'elle refoulait ses larmes. C'était bien naturel : nous faisons une si bonne paire d'amis !

Manni, le petit innocent, par contre, me regardait d'un air interrogateur, ses yeux clairs ouverts tout grands. Il n'avait pas encore compris de quoi il s'agissait.

« Où est-ce, Nonni, le pays où tu iras ?

— Bien loin, tout au sud de la France.

— Et quand reviendras-tu ?

— Jamais peut-être, Manni.

— Jamais ? »

Le cher petit ne saisissait pas toute la portée de ce mot. Il ajouta pourtant : « Oh, Nonni ! C'est triste ! »

Un moment, lui aussi baissa les yeux ; puis brusquement il s'enquit :

« Est-ce que tu emporteras tes beaux sabots, quand tu partiras pour la France ?

— Non, Manni.

— Alors, c'est moi qui les aurai, n'est-ce pas ? Je saurai bien les demander à maman, va ! Tu n'as rien contre cela, au moins ?

— Bien sûr que non, Manni.

J'avais reçu quelque temps auparavant une paire de mignons sabots danois, vernis, rouge et noir. J'y tenais comme à un objet d'art.

A l'ordinaire, nous portions de simples petites bottes ou des souliers islandais en peau de mouton. Pour nous autres, enfants de l'île, c'était une chose toute nouvelle que ces sabots. Bien peu en possédaient. Les miens avaient été faits à Copenhague. Ils venaient de « là-bas ! »

Manni me les enviait un peu.

« Eh bien, Manni, je te permets de les prendre dès maintenant, mes sabots. »

Ce fut alors, une explosion de joie et de câlins mercis, comme si je lui eusse fait je ne sais quel inappréciable cadeau.

Puis, nous asseyant tous trois par terre, Bogga m'annonça :

« Voilà, moi aussi je te tiens en réserve une nouvelle toute fraîche, apportée par un navire anglais ; déjà on ne s'entretient que de cela dans toute la ville.

— Qu'est-ce donc ; Bogga ? Parle vite.

— Ah ! c'est une nouvelle qui va t'intéresser prodigieusement. Pense donc ! la France, la France où tu t'en vas, entre en guerre contre l'Allemagne !

— Ce n'est pas possible !

— Si, si, Nonni, c'est vrai. L'empereur Napoléon veut se battre contre les Prussiens ; il leur a déclaré la guerre le 15 de ce mois. Les marins français qui séjournent ici sont fous d'enthousiasme ; tous brûlent de regagner leur patrie et de prendre part à la lutte.

— Ce serait donc exact ? Ainsi j'arriverais en France au beau milieu de la guerre ? Oh ! quelle aubaine ! Et qui gagnera, Bogga, les Français ou les Allemands ?

— Tout le monde affirme que Napoléon ne saurait être battu. C'est lui qui gagnera sûrement, mais non sans peine, car les adversaires sont courageux et bien entraînés.

— Oui, moi aussi je l'ai entendu dire. Enfin, que Napoléon soit vainqueur ou non, me voilà sûr d'une chose ; c'est que je verrai de près cette formidable guerre. Quelle chance incroyable, Bogga !

— Oui, va, tu peux être content. De nous trois, c'est bien toi le privilégié. Mais ne crains-tu pas les risques d'un départ dans de telles conditions ?

Le pire serait de voir mon voyage compromis.

— Ah ! il se pourrait tout de même que cette guerre modifie tes projets.

— Et alors, moi, je n'aurai pas les sabots ? objecta Manni le plus sérieusement du monde.

— Mais si ! Tu verras, je partirai. »

Pourtant le doute restait au fond de mon esprit ; mes beaux rêves risquaient bel et bien de sombrer, tout comme les sabots d'échapper à Manni. Quelques minutes encore nous restâmes à deviser, vaguement songeurs. Il fallut se lever cependant. L'heure pressait de rentrer.

Nous tenant par la main, Manni au milieu, nous voilà parmi les fleurs et les hautes herbes, dévalant à toutes jambes jusqu'à la maison où, déjà inquiète, notre bonne mère nous attendait.

III. VISITES D'ADIEU

« **C**her Nonni, me dit maman ; une quinzaine plus tard, il est temps de faire tes visites d'adieu.

Il me semble que tu pourrais monter aujourd'hui à la ferme de Hals, chez notre ami M. Thorson. Va lui dire au revoir et le remercier de toute l'affection qu'il t'a témoignée. »

J'aimais passionnément les courses à cheval. Mes dispositions furent donc vite prises ; je sellai un de nos deux chevaux, puis, un fier galop m'emporta vers l'est, sur le chemin qui monte au hameau de Hals.

Bien des fois j'avais gravi cette côte. Dès que j'approchai de la maison, les enfants me reconnurent. Ils se précipitèrent à ma rencontre, m'entourèrent et, saisissant le cheval par la bride, le forcèrent à s'arrêter.

— Où vas-tu ? cria un vigoureux garçon à la mine éveillée.

— Pas plus loin pour le moment, Julius Ton père est-il à la maison ?

— Oui ; quel bon vent t'amène ?

— Je viens prendre congé de vous, parce que je pars sous peu à l'étranger.

— On me l'a dit. Mais je vais t'apprendre un détail que tu dois ignorer : moi aussi, j'ai failli partir.

— Vraiment ? je n'en ai rien su. Et pourquoi n'as-tu point donné suite à cette idée ?

— Mon père n'a vu que les désavantages. Hélas ! ajouta-t-il d'un air pensif, je suis certain de le regretter plus tard. »

Je sautai à bas de mon cheval. Aussitôt quatre ou cinq petits cavaliers grimpèrent à ma place. La bonne bête se laissa faire tranquillement.

Julius enjoignit aux petits de s'éloigner.

Bras dessus, bras dessous, nous fîmes d'abord silencieux, un bout de chemin ; puis, brusquement : « En somme, pourquoi ton père s'est-il opposé à ton départ ? demandai-je.

— Il n'avait aucune garantie que je serais heureux là-bas.

— Tout comme la mère de Thorhall.

— Oui, à ce qu'on m'a répété.

— C'est curieux ! Maman n'a pas l'air inquiète du tout.

— Je crois qu'elle a raison, Nonni ; tu as bien de la chance. Moi, tu comprends, mon père me laisse pleine liberté. C'est entendu. Pourtant je ne puis aller contre son désir très net.

— Quelles raisons invoque-t-il ?

— Je ne sais trop comment t'expliquer : il craint que je ne sois en danger moralement. Je suppose qu'entre autres choses, il s'agit de notre croyance. Tu sais bien que dans les grands pays d'outre-mer bon nombre de populations n'ont pas la foi et même se moquent de la religion.

— Maman ne me l'a pas caché. Mais elle sut ajouter bien vite que partout on rencontre de braves gens et que je vivrais parmi ceux-ci.

— Sans doute. En particulier ce comte français qui t'invite est, à coup sûr, un grand cœur. Que veux-tu, mon père n'en demeure pas moins inquiet.

— Cela m'étonne, Julius. Nous ne sommes plus des enfants, voyons ! Pourquoi nous laisserions-nous entraîner au mal si facilement ?

— Ah ! je suis bien de ton avis. »

Chemin faisant, nous étions arrivés à la porte de la ferme. Julius se précipita dans la maison, en appelant son père. M. Thorson vint aussitôt. Il me salua cordialement et me fit entrer dans une petite salle.

Je comptais lui exposer d'emblée le but de ma visite ; après les confidences de Julius, je ne me sentais plus tout à fait à l'aise. J'hésitai par où commencer. Heureusement, il me tira bien vite d'embarras.

« Je devine pourquoi tu es ici, mon enfant ; tu viens nous faire tes adieux.

— Oui, Monsieur, et je tenais à vous remercier surtout pour la bonté que vous m'avez si souvent témoignée.

— Laissons cela. Le bruit court que tu pars pour la France. Quand nous quittes-tu ?

— Dans quelques jours ; je m'embarque sur le petit navire de Rønne qui fait voile pour Copenhague.

— Le « Valdemar ? » je pense, bateau de commerce, capitaine Foss ? Je vois, un bâtiment de faible tonnage, qui n'a qu'un mât et trois hommes d'équipage.

— Plus un mousse, ajoutai-je.

— Oui, oui, mais cela ne compte pas ; il est cuisinier et, d'ailleurs, guère plus vieux que toi, je suppose.

— Vous oubliez le capitaine et le pilote.

— Ce serait du beau, s'ils manquaient ! Alors tu vas gagner la France ? En as-tu vraiment grande envie ?

— Pouvez-vous en douter, Monsieur Thorson ?

— Ah ! un enfant n'envisage que l'attrait du voyage. Tu prends la vie du bon côté. C'est fort bien. Mais as-tu réfléchi que le monde est plein d'embûches, surtout pour un gamin de ton âge ?

— De quels dangers parlez-vous, Monsieur Thorson ?

— Je pense aux risques que court ton âme, ta foi, ta bonne conduite.

— Il ne faut pas vous inquiéter pour moi, Monsieur. Maman dit que le noble Français, chez qui je vais, est réputé pour son intelligence et ses vertus. Il me dirigera et prendra soin de moi.

— Ah ! mon pauvre enfant, il remplacera difficilement père et mère.

— Mais le bon Dieu est partout. Il saura me garder et je ne manquerai pas de l'invoquer dans toutes mes difficultés.

— C'est bien, mon petit ami ; je vois que tu as sérieusement médité sur toutes ces graves questions, mais je persiste à croire que ces longues absences du foyer sont redoutables pour la jeunesse. »

Quelques moments encore, tous les périls auxquels je m'exposais furent énumérés. Cependant je ne me laissais pas ébranler.

On m'offrit des rafraîchissements en compagnie de Julius, puis je pris à regret congé de M. Thorson en lui promettant de ne pas oublier ses sages avis. Il m'embrassa, selon la coutume de chez

nous, et me glissa discrètement quelques écus dans la main, en me soufflant à l'oreille : « Tu mettras ça dans ton porte-monnaie avec ton argent de poche. Allons ! que Dieu te garde ! »

Cette bonté me toucha vivement.

Il fallut encore me séparer de mes petits amis. Les fillettes se mirent à pleurer et les garçons avaient aussi les yeux brillants de larmes. Ce furent de pénibles instants.

Julius, mon cheval en main, voulut faire quelques pas avec moi. On se sépara le cœur gros.

Que de fois nous nous sommes retournés pour esquisser un geste d'adieu !

A peine rentré à la maison, je racontai ma visite à maman et lui exposai les réflexions de mon ami.

« M. Thorson est un très brave homme, dit-elle ; il t'a parlé sincèrement.

— Mais, demandai-je, crois-tu réellement qu'il y ait si grand danger à partir pour la France ?

— Du danger ? Bien sûr qu'il y en a. Toutefois si tu t'approches chaque jour de Dieu par la prière, je ne crains rien pour toi.

— Alors, maman, tu peux compter que je resterai ton digne fils ! » m'écriai-je avec ardeur en me jetant à son cou.

Sans dire un mot, elle me pressa longuement sur son cœur.

Quelques jours plus tard, elle me fit appeler de nouveau et m'annonça : « Aujourd'hui, nous irons ensemble à cheval chez le pasteur Magnusson. Tu sais quelle affection il porte à notre famille¹.

— Oh ! quel bonheur, et cette fois ce sera une grande course.

— Oui, mon petit ; mais moi j'ai une raison spéciale pour aller voir M. Magnusson. Je tiens à lui demander ce qu'il pense de ton voyage. C'est un homme profondément pieux et renommé pour sa prudence. Au rebours de M. Thorson, il est plutôt optimiste, je crois.

¹ L'Islande était alors totalement protestante. La religion catholique, depuis 50 ans, s'est lentement répandue

TABLE DES MATIÈRES

I. UNE GRANDE SURPRISE	7
II. DANS LE SILENCE DE LA MONTAGNE.....	15
III. VISITES D'ADIEU	22
IV. SUR LE PONT DU « VALDEMAR ».....	30
V. NUIT D'ANGOISSE RADIEUSE MATINÉE	34
VI. LES DERNIÈRES RECOMMANDATIONS DE MAMAN	42
VII. JE QUITTE MAMAN	47
VIII. AU VENT SUR LES VAGUES.....	55
IX. PREMIÈRE AVENTURE PREMIÈRE NUIT A BORD	62
X. SUR LA MER DÉMONTÉE.....	74
XI. OWE, J'ÉCRIS À MAMAN.....	80
XII. EN FUITTE DEVANT LES ICEBERGS.....	86
XIII. JOYEUSE VIE A BORD.....	92
XIV. EN PÉRIL DE MORT	98
XV. AU-DELÀ DU CERCLE POLAIRE	104
XVI. AU MILIEU DES ICEBERGS.....	112